

4 Production orale

25 points

Préparation : 60 minutes

Passation : 30 minutes environ

DÉROULEMENT DE L'ÉPREUVE :

Le candidat tire au sort deux sujets. Il en choisit un. Ensuite, il dispose d'une heure de préparation. Il doit présenter une réflexion ordonnée à partir du thème indiqué et des documents qui constituent le sujet (8 à 10 minutes). Son exposé sera suivi d'un débat avec le jury (15 à 20 minutes). Lors de la passation, les deux parties s'enchaînent, mais vous signalerez au candidat le passage d'une tâche à l'autre.

SUJET 1

Thème de l'exposé Le travail est-il nécessaire au bonheur ?

DOCUMENT 1

Faut-il aimer son travail pour être heureux ?

S'épanouir dans sa profession est une aspiration forte pour beaucoup d'entre nous. Mais parce que nous n'exerçons pas le bon métier ou que nous l'exerçons dans de mauvaises conditions, cela n'est pas toujours possible. Quelles sont les vraies raisons de nos frustrations professionnelles ? Et comment remettre le travail à sa juste place ?

Aujourd'hui, travailler est une obligation culturelle. « Dans notre société de l'accomplissement personnel, le travail est devenu l'un des principaux vecteurs de la réalisation de soi », confirme le sociologue Vincent de Gaulejac. Au point que même lorsque nous occupons un emploi qui ne nous passionne pas, nous cherchons à y trouver un intérêt. Notre conception du travail est désormais intimement liée à une notion d'enrichissement personnel. « Idéalement, nous aspirons à mettre à profit une part précieuse de nous-mêmes pour en tirer un revenu confortable, constate un journaliste. Cela paraît simple. C'est monstrueusement compliqué. » Car dans la réalité, « ce qu'un employeur attend d'un salarié, ce n'est pas qu'il se fasse plaisir – même s'il l'y encourage –, mais qu'il contribue à la rentabilité de son affaire, l'un n'étant pas toujours compatible avec l'autre », observe Vincent de Gaulejac.

« C'est parce que nous y mettons beaucoup de nous-mêmes que le travail nous expose à la déception », poursuit le sociologue. Exercer le métier de son choix mais dans de mauvaises conditions est un autre motif d'insatisfaction. Françoise, infirmière en hôpital psychiatrique : « On nous demande d'améliorer les relations avec le patient, d'être plus rentable dans le soin, et on supprime des postes. La contradiction est intenable. » Les situations qui engendrent des conflits intérieurs sont nombreuses : ne pas parvenir à équilibrer travail et vie privée (les femmes savent à quel point cet exercice est délicat), se trouver face à un dilemme entre sa mission et ses valeurs... Georges, ancien directeur des ressources humaines dans une entreprise de télécommunications, a ainsi été contraint de procéder à des licenciements qu'il désapprouvait. « J'en ai perdu le sommeil », assure-t-il.

« Ce qui nous réjouit, à la fin d'une journée de travail, c'est d'avoir pu amener une amélioration dans la vie de quelqu'un », affirme un journaliste. « Il ne s'agit pas nécessairement de grands changements. L'industrialisation a rendu plus abstrait ce sentiment d'être utile. Contrairement aux artisans d'autrefois, qui connaissaient leurs clients, les ouvriers, par exemple, ont perdu le bénéfice de connaître ceux qui profitent de leur production... » Pour résumer le journaliste, aujourd'hui encore, deux conceptions du travail s'affrontent : schématiquement, celle héritée de la classe ouvrière, pour qui travailler n'est qu'un moyen (de nourrir sa famille, de s'offrir du temps libre), et celle héritée des classes moyennes, qui l'envisagent comme une fin en soi, une condition indispensable au bonheur. En ces temps de difficultés économiques, la première vision a tendance à l'emporter, on se réjouit d'avoir du travail ! Un pragmatisme qui n'interdit pas de vouloir améliorer sa situation professionnelle, sans attendre pour autant qu'elle la comble totalement.

« Remettre le travail à sa juste place est vital, certifie une psychanalyste. Il faut accepter le fait que le travail idéal n'existe pas, que la vie professionnelle n'est pas tout et que l'on ne peut pas tout avoir en même temps. » Ce qui manque à notre travail peut et doit être cultivé ailleurs.

Christilla PELLÉ DOUEL, www.psychologies.com

DOCUMENT 2**Des vertus de la paresse**

Synonyme de servitude dans l'Antiquité romaine, le travail est devenu une valeur des sociétés modernes. Et si la paresse nous mettait sur la voie d'une société plus juste favorisant l'épanouissement de chacun ?

La question de la place du travail dans la société est aujourd'hui plus vive que jamais. Le développement des technologies a permis une augmentation importante de la productivité et a soulagé les hommes de nombreuses tâches ingrates ; pourtant, le travail occupe encore une très large place dans nos existences.

D'après un économiste nord-américain, le travail est sur la pente d'un inexorable déclin. Du fait de l'automatisation et de l'informatisation, une large part des emplois dans tous les secteurs d'activité est amenée à disparaître et à rendre inutile une grande partie de la population active. Face à ce problème social, il préconise de réduire le temps de travail, de repenser la distribution des richesses autrement que sur la base de la production et de développer davantage l'économie sociale et la sphère associative qui oeuvrent au bien-être d'autrui. Une vision qui rejoint celle de la sociologue française Dominique Méda : elle en appelle à relativiser la place du travail dans nos sociétés au profit des activités sociales et politiques, qui développent l'autonomie et la coopération. La vie humaine ne se résume pas à la production.

Travailler moins, est-ce paresser ? Non, soutient le rédacteur en chef d'un magazine économique qui, chiffres à l'appui, fait état de l'excellente productivité des Français.

Et la réduction du temps de travail est-elle suffisante pour mieux répartir le travail ? N'est-ce pas toute une échelle de valeurs et un mode de vie qu'il convient de construire ? Ne pourrait-on pas concevoir une société où chacun serait libre de choisir de travailler plus ou moins ? Les défenseurs de la décroissance invitent pour leur part à consommer moins, à travailler moins et à réformer en profondeur les modes de vie et notamment notre consommation. Une question de survie, expliquent-ils, pour réduire l'impact écologique et le prélèvement des ressources naturelles, mais aussi une volonté de promouvoir d'autres valeurs : l'altruisme, la coopération, le loisir, etc. Outre que cela favoriserait notre épanouissement, un peu de paresse sauverait-il le monde ? Ce n'est peut-être pas si improbable.

Catherine HALPERN, www.scienceshumaines.com

SUJET 2**Thème de l'exposé**
L'espèce humaine peut-elle préserver
la biodiversité ?**DOCUMENT 1****Biodiversité : de quoi parle-t-on ?**

Entretien avec Robert Barbault, Professeur à l'université Paris VI, directeur du département Écologie et gestion de la biodiversité du Muséum national d'histoire naturelle.

La notion de « biodiversité » a-t-elle un sens précis pour le biologiste ?

Les biologistes ont toujours parlé de « diversité des espèces » et, comme on le sait, la « biodiversité » est apparue comme un concept politique en 1992, à l'issue de la conférence de Rio. Je pense cependant que, d'un point de vue scientifique, il apporte une idée oubliée : celle que l'homme est partie prenante de la biosphère. Cela permet de prendre en considération le rôle de la diversité dans l'évolution des sociétés humaines. Cela a pour conséquence que le sujet concerne non seulement les biologistes, mais aussi les autres spécialistes des sciences de la vie, de l'homme et de la société. C'est un concept qui porte un regard écologique sur le monde et oblige à considérer les interactions entre tous les compartiments du système planétaire, y compris les aspects humains, économiques et sociaux.

Y a-t-il des raisons scientifiquement établies pour qu'une telle problématique s'impose maintenant ?

À l'échelle des temps géologiques, l'évolution entraîne une augmentation du nombre des espèces vivantes avec, de temps en temps, une grande crise d'extinction. Ces crises sont suivies de nouvelles expansions. Il y a donc une capacité naturelle de la biosphère à produire de la diversité et à faire face à son érosion. D'ailleurs, aucune espèce vivante n'est éternelle. La nature change tout le temps et la diversité est la stratégie qui lui permet de s'adapter au changement. Si l'on considère la période actuelle, on voit cependant qu'une espèce a particulièrement réussi : la nôtre. Elle a envahi la Terre, occupe de plus en plus d'espace, transforme les paysages, morcelle les milieux, détruit les forêts et modifie les climats. Ce phénomène a forcément des conséquences sur l'ensemble du vivant. Dans quelle mesure ? C'est là que la discussion commence. Certains additionnent les bactéries et les éléphants et affirment que 30 000 espèces disparaissent chaque année... C'est très spéculatif, car on ne maîtrise pas le nombre global d'espèces existantes. On peut faire des constats plus mesurés, sur les vertébrés par exemple. Il en existe 50 000 espèces ; en moyenne, une espèce vit cinq millions d'années, de sorte que l'on estime normal le rythme d'une disparition par siècle. Or, pour le XX^e siècle, on relève déjà 260 disparitions de vertébrés. Il y a donc eu une accélération du phénomène. De plus, il n'y a pas que les extinctions qui comptent. Si on observe le déclin d'espèces comme les oiseaux communs, c'est que la qualité de leurs milieux de vie se dégrade. L'impact humain sur la diversité est indéniable.

Quelles conséquences cette érosion de la biodiversité peut-elle avoir ?

Le milieu de vie des oiseaux communs est aussi le nôtre. La dégradation des milieux amène des fluctuations brusques. Ces déséquilibres induisent des risques d'épidémie et de proliférations spécifiques. Plus on déséquilibre, plus on oblige à des interventions lourdes. Prenons un exemple : dans les vallées situées près de New-York, l'eau a été potable jusque dans les années 90, puis a cessé de l'être, à cause des pollutions agricoles et de la disparition des filtres naturels. L'assainissement de l'eau entraînait un coût énorme. On a donc décidé de restaurer les conditions antérieures, ce qui a été également coûteux mais dans une moindre mesure, et ne le sera plus à l'avenir. On prend ainsi peu à peu conscience que la protection des milieux est économiquement intéressante. La protection de la biodiversité n'est pas seulement une mesure conservatoire : c'est une condition du développement durable.

Propos recueillis par Nicolas JOURNET, *Sciences Humaines, Hors-série n°49*

DOCUMENT 2**« Les espèces naissent, prospèrent puis disparaissent »**

Christian Lévêque, hydrobiologiste, évoque les menaces pesant sur la biodiversité, le rôle de l'être humain et les mesures à mettre en oeuvre pour préserver les espèces menacées.

Sciences-et-Avenir.com : Quelles sont les menaces qui pèsent sur la biodiversité ?

Christian Lévêque : On classe généralement les menaces sur la biodiversité en quatre grandes catégories : la pollution, la destruction d'habitat, la surexploitation et les introductions d'espèces qui peuvent concurrencer les espèces autochtones. Cela est vrai, c'est l'aspect factuel, mais si on regarde un peu plus loin, les raisons de l'érosion de la biodiversité sont dans les comportements sociaux. Ce qui est en cause, c'est le profit à court terme : on exploite le plus vite possible pour faire le plus d'argent rapidement. C'est la corruption qui existe dans tous ces domaines de protection des ressources naturelles. Et c'est la pauvreté : dans les pays les plus démunis, la biodiversité est une source de profit que ce soit par la surexploitation ou par le braconnage. [...]

Vous dites que l'être humain est aussi un créateur de biodiversité ?

Bien sûr, d'abord nous avons manipulé les plantes pour créer de nouvelles variétés, puis les animaux. Nous générons aussi des conditions propices à l'émergence de nouvelles espèces. La différence réside dans l'échelle de temps : il est bien plus rapide de détruire une espèce que d'en créer une. La mondialisation, le transfert de spécimens d'un continent à l'autre sont autant de facteurs créateurs de biodiversité. On a longtemps cru que, pour qu'une nouvelle espèce apparaisse, il fallait qu'une population soit isolée. Il existe maintenant un autre modèle dans lequel il apparaît que des espèces peuvent évoluer différemment au sein d'un même milieu.

Nous avons néanmoins le devoir de préserver la biodiversité mais peut-on sauvegarder toutes les espèces ?

Premièrement, il faut bien dire que l'on ne souhaite pas protéger toute la biodiversité. On cherche, par exemple, à détruire ou à cantonner les micro organismes pathogènes qui représentent également de la biodiversité, compte tenu de leur nombre et de leur omniprésence sur la planète. Ensuite, il me semble impossible de pouvoir protéger toutes les formes de vie actuelles. Nous allons nécessairement devoir faire des choix. Lesquels ? Je dirai qu'un côté affectif fait que nous nous intéressons plus aux vertébrés et aux mammifères. C'est aussi une question de point de vue : quand je pose cette question à mes collègues africains, ils me répondent qu'ils veulent protéger ce qu'ils connaissent et qui leur est utile. Pour moi, par exemple, la disparition des orangs-outans de Bornéo, parce qu'on détruit leur habitat pour planter des palmiers à huile pour faire des agrocarburants, me pose problème.

Propos recueillis par Joël IGNASSE, Sciences-et-Avenir.com